Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 53 (1945)
Heft: 3

Artikel: A propos du "Journal" d'Henri Durand
Autor: Perrochon, Henri
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-41359

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 23.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A propos du « Journal » d'Henri Durand

Vers 1772, dans un salon lausannois, le futur doyen Bridel essayait d'expliquer pourquoi le Pays de Vaud n'avait pas de poètes. Sans doute peut-on discuter sur le sens du mot poète. Le poète est-il un écrivain qui se sert du langage des vers ou une âme sensible à la beauté des choses? Si les Vaudois d'avant 1770 ont, comme M. Bray l'a remarqué [1], peu usé des vers, ne prouve point que le charme de leur patrie, la grâce des prairies, les sourires du lac, leur aient été indifférents et qu'ils n'aient pas vibré devant les grands mythes ou les nobles inspirations.

Le bon doyen, aux alentours de 1830, n'aurait pas pu se poser la question qui embarrassait sa jeunesse. Alors tout le monde rimait dans le canton nouveau-né. A dire vrai, il n'y avait pas eu conversion soudaine de ses compatriotes. Le Vaudois fut de tout temps porté à l'évocation volontiers mélancolique, à un enthousiasme méditatif, à l'amour de la nature. L'inspiration poétique ne lui manqua jamais, mais ce qui lui fit souvent défaut — en 1830 comme au XVIIIe — c'est le sens de la perfection artistique.

Vers 1830, tous les Vaudois rimaient. Le philosophe Secretan donnait l'exemple ; le pasteur Manuel, l'historien Vulliemin ont rempli des cahiers de leurs épanchements versifiés. Si Alexandre Vinet, l'âge venu, renonça à l'inspiration bachique et satirique qu'il affectionnait dans sa jeunesse, toujours il sentit le besoin de traduire en vers les sentiments puissants qui l'agitaient.

---

[1] « Poètes et écrivains vaudois de 1837 », dans *Hommage à Sainte-Beuve* (Lausanne 1938.)

Autour de Juste et de Caroline Olivier les vocations naissaient nombreuses et un certain romantisme les pénétrait, élégiaque : yeux levés vers le ciel, quelque brouillard, un saule au bord d'une onde pâle. Le romantisme de Marcelline Desbordes-Valmore avec une teinte lamartinienne. Exaltation intellectuelle et sentimentale, et en plus tendance pieuse. La rêverie incline vers l'action de grâce. Les raisons de cette action de grâce, nos romantiques les trouvent dans leur joie d'habiter une terre fortunée et libre, dans un décor magnifique, dont ils chantent les eaux, les champs, les troupeaux et les monts.

Parmi ces romantiques, il y eut le gentil ménestrel, qui, s'accompagnant de la guitare, chantait de délicates romances : Henri Durand. Talent d'improvisateur, imagination sensible, enivrement de la jeunesse, de sa jeunesse, et aussi dédain du style, facilité qui trahit souvent ses intentions.

Longtemps le souvenir de l'écolier poète a perduré : du grand adolescent à la chevelure abondante, aux yeux largement ouverts, à l'expression rêveuse et tendre, et dont les œuvres, publiées après sa mort par ses camarades de Zofingue, furent huit fois rééditées et eurent même à Londres la faveur d'une version anglaise. Grâce à Vinet, à J. Olivier, à E. Rambert, à Ph. Godet, le ménestrel ne fut pas oublié [1]. Si sa ville ne lui a pas élevé de statue comme à Anna de Noailles, elle a reçu en dépôt du Musée historiographique sa pierre tombale, et au collège l'un de ses petits-neveux, Me Sillig, a créé un prix Henri Durand.

D'une famille venue des Cévennes, H. Durand, né à Vevey en 1818, avait perdu son père de bonne heure. Sa mère, femme distinguée et vaillante, l'éleva avec l'aide d'un oncle, pieux marchand de vin, chez qui se tenaient des réunions de prières dont les participants eurent à souffrir des persécutions officielles. Et aussi les conseils de son frère, le pasteur Dupraz de Nyon.

---

[1] Sur Henri Durand, à part la notice de Vinet en tête des *Poésies de Henri Durand* (Lausanne 1842), de Louis Durand, un article sur son frère, dans les *Biographies nationales* de E. Secrétan, l'étude de Rambert : « Deux poètes vaudois : Henri Durand et Frédéric Monneron » dans *Ecrivains de la Suisse romande*, et la thèse de H. Hasler : *Les Vaudois et le sentiment de la nature à l'époque prércmantique et romantique.* (Dijon 1933.)

Quand le moment des études vint pour ses enfants, Mme Durand quitta Vevey et s'installa à Lausanne, où elle avait des amies, ainsi Mme Vinet et surtout Mlle Elise Vinet, la sœur du philosophe.

Henri DURAND
(1818-1842)

Enfant, vif et violent, que le calme seul domptait, Henri avait une grande affection pour sa mère et pour son frère Louis, le futur professeur de théologie, auteur du *Salut*, *glaciers sublimes* et de charmants dessins, hypersensible, il ne pouvait souffrir que l'on tourmentât une mouche, et généreux il donnait tout,

ne sachant rien garder pour soi. Dans les notes biographiques, qu'elle remit à Vinet et que celui-ci utilisa pour la préface des œuvres du poète, Mme Durand a noté plus d'un trait du caractère de son enfant, que l'on vit pleurer un soir de fête, parce qu'il voyait cette journée tant attendue approcher de sa fin.

Mme Durand s'efforça de diriger cette sensibilité vers la musique et la littérature. Elle se réjouit des premiers succès : vers lus à Zofingue ou sa nouvelle : *Les plaisirs du prisonnier*. Dès 15 ans, H. Durand rima, et pas de fête de famille sans une de ses productions. Il désirait se rattacher à la tradition des troubadours, qui, sur les rives de notre lac, égrenaient leurs refrains. Destiné par sa famille au pastorat, il préférait aux doctes auditoires le salon des Olivier, et quand il y chantait, de beaux yeux se mouillaient. Il était de toutes les sérénades dans les jardins fleuris. Il était le poète « au long espoir, hardi, l'éclair au front », de qui Sainte-Beuve prédisait la venue. En tous les cas ses camarades le considéraient comme tel. Il fut leur interprète pour offrir à Vinet des vers de bienvenue, pour adresser à Olivier un respectueux hommage, pour saluer Sainte-Beuve à son arrivée et dire aussi plus tard à ce « maître ami » un adieu, qui voulait être un au revoir.

Ses lettres en partie inédites [1] renferment des échos de ses préoccupations littéraires. A son frère, alors en Allemagne, il écrivait le 4 novembre 1837 : « La plus grande solennité que nous ayons eue depuis longtemps est la présentation de M. Vinet, en présence du Conseil d'Etat et d'un nombreux public. M. Jaquet a procédé à l'assermentation, a fait un petit discours, puis M. Porchat a fait aussi un discours très joli, en conférant à M. Leresche le titre de professeur honoraire. Puis M. Vinet a prononcé un discours magnifique comme on pouvait s'y attendre et qui a duré plus d'une heure. Le sujet était de l'influence du mouvement religieux sur la prédication et de l'influence de la prédication sur le mouvement religieux ; puis à la fin il a parlé de son pays qui le rappelait, de la grandeur de la

[1] M. Bray les a utilisées pour la préparation de son ouvrage : *Sainte-Beuve à l'Académie de Lausanne*. (Lausanne 1937.)

tâche qu'il se sentait imposée, chacun était ému. Et excepté quelques-uns qui l'appellent un jésuite de talent tout le monde a été magnifiquement content. Ce discours est sous presse et paraîtra dans huit jours, composant le premier numéro de la *Revue suisse* (journal des lettres, des arts, des sciences et des intérêts nationaux, rédigé par des hommes de lettres de la Suisse romande et des pays environnants). Lundi sera la première leçon de Sainte-Beuve, nous l'attendons avec assez d'impatience ; il a déclaré ses leçons publiques et je pense qu'au commencement surtout, la foule s'y pressera ; on est étonné de voir la personne de ce digne homme ; représente-toi un petit individu, tout petit, des yeux de Calmouk, quelques petits cheveux sur le chef, rares et tout rasés, et tu te formes en quelque sorte l'idée des agréments extérieurs de M. Sainte-Beuve. On le trouve en général assez laid. »

Nouvelles de Zofingue, ébauche d'un vaste poème de 2000 vers pour un concours de l'Académie... Nouvelles du vin nouveau qui est très bon : « Nous en avons déjà goûté quelques bouteilles. » Salutations à Humbert, alors en Allemagne et dont la *Revue suisse* attend un roman psychologique (il sera plus tard professeur de littérature française à l'Académie de Genève et auteur d'ouvrages sur la Thuringe). « Olivier aura-t-il quelques élèves? Malgré Sainte-Beuve nous serons quelques zélés. Il fait bien froid. La neige descend. »

Quinze jours plus tard (19 novembre) : « On parle beaucoup de Sainte-Beuve et de son cours, on y vient en foule, la grande salle est toujours remplie avant l'heure, c'est extrêmement intéressant. Les littérateurs et les gens d'esprit en sont charmés, mais les radicaux, les antimômiers et surtout le *Nouvelliste*, crient brutalement, nous avons fait une réponse au *Nouvelliste* il a fait une contre-réponse et l'on en est au même point qu'avant. J'ai vu deux fois Sainte-Beuve, il est fort bon enfant et charmant. Sérénade à M. Vinet « qui a été très bien et très touchant et à Sainte-Beuve qui a aussi bien réussi. Les deux chansons que j'ai chantées à ces deux messieurs, à qui j'ai dû les donner, ont été fort appréciées ». Au Grutli, Olivier et Sainte-Beuve ont

assisté. Celui-ci ne resta pas bien tard, habitué qu'il est à se coucher de bonne heure. On y joua une pièce de Durand : le sujet était l'anniversaire du 17 novembre. « La scène se passait dans une famille de montagnards et Sainte-Beuve m'a dit que c'était très touchant avec beaucoup de naturel. » Porchat s'était fait excuser par une lettre charmante et du champagne. Le discours de Vinet ne paraîtra pas dans la *Revue suisse*, mais à part. Nouvelles enfin de Troyon, de Marc Ducloux, de Georges Bridel, de Morattel, le futur éditeur de la Bibliothèque romane, qui va se marier. A peu près à la même époque, Mme Durand déplorait la mort de Monneron et renseignait son fils sur le départ de son cousin Dupraz pour le Brésil chez les Chavannes-Porta, sur les études des frères de celui-ci : Rodolphe, le futur pasteur de l'Eglise libre de Lausanne, et Auguste, qui sera à Vevey et à Lausanne un maître du barreau.

Et de la correspondance de Durand bien des détails seraient à reprendre : balade zofingienne à Genève où l'on entendit un jeune Grec de Chios : « On aurait cru entendre Démosthène. Secrétan lui a répondu avec beaucoup d'émotion et de grandeur. » Mariage de Quinclet « contre » Nancy Porta. « Quinclet est tombé amoureux, ça été vite fait, non que ce soit consommé, mais il quitte la théologie et entre en droit afin que dans deux ans il puisse se marier (James Quinclet devait faire carrière de colonel dans la cavalerie et d'inspecteur de la cavalerie fédérale). Nous avons fondé une société de gymnastique et nos pantalons sont généralement témoins de notre zèle et de nos exploits. Maintenant l'Académie actuelle va pousser son dernier soupir. Nous assisterons aujourd'hui au jugement dernier, aux censures ; on dit que Porchat va prononcer une oraison funèbre, ce sera tragique. Il faudra voir comment la nouvelle machine se mettra en mouvement. En fait de pittoresque tu ne sais pas sans doute qu'on va nous faire un chemin de fer d'Yverdon à Morges à ce que disent les connaisseurs, ce sera quelque chose de magique, ainsi l'on aura uni par une voie commerciale la mer du Nord à la Méditerranée, surtout lorsque seront achevés les canaux et chemins de fer par lesquels Genève deviendra port de mer, comme

le disent complaisamment les cabinotiers de la place du Molard[1]. Tout cela est vraiment gigantesque, mais il ne faut s'étonner de rien depuis les fourgons à vapeur qui transportent d'Athènes la belle jusqu'au Pyrée l'antique Hellènes, Hellènistes, et Philhellènes. Tu me demandes des extraits de leçons de Sainte-Beuve, je ne connais que deux jeunes gens qui en ont fait tout le long et je crois qu'ils ne seraient pas bien édifiants. L'absence de table dans la grande salle, la nature du cours dont l'exposition rendrait l'extrait difficile, la présence du sexe et l'espérance d'avoir bientôt un ouvrage où l'essence de ce cours sera condensée, ont milité en faveur de la paresse naturelle à chacun de nous. Du reste je crois bien que quelques bas bleus ont persévéré à écrire sur leurs maigres genoux, si tu y tiens beaucoup je pourrais m'adresser à ce respectable azur. »

Epris de la nature, Durand parcourt les montagnes. Aux Plans, à Gryon, avec Monneron, Bridel, Secretan. Il chante le lac Lioson, les sapins des Diablerets, les berges de Clarens, il anime ces décors de ses sentiments patriotiques ou de son admiration pour de charmantes jouvencelles. Les rochers renvoient l'écho de ses chants et dans les chalets les pâtres écoutent curieux les sons de sa guitare. Parfois il s'en va plus loin, à Besançon, à pied par La Chaux-de-Fonds, il voit le fort Brigitte, la citadelle, la bibliothèque, va au cirque Franconi, boit des excellents vins. « C'est une ville très agréable. Sur 33.000 habitants, il y en a au moins 8000 de Suisses. » Accessible à tout sentiment fugitif, il le reconnaît : « Je suis léger, le vent est violent et m'entraîne facilement de tout côté ». Et parfois sa mère se désolait : « Il a bientôt 20 ans, que saura-t-il ? Que peut-il rester d'études aussi superficielles que les siennes ? Où se tourner quand il faudra enfin une bonne fois gagner sa vie ? Je tremble pour son séjour en Allemagne, lui qui fait si peu de cas de l'argent tout en le dépensant... C'est à nous à avoir pitié de lui, car, pour lui-même, il est si aveugle, que le reprendre cela l'irrite et le décourage. »

---

[1] La ligne Yverdon-Morges fut construite en 1855.

Ce séjour en Allemagne que Mme Durand redoutait, devait se passer le mieux du monde et avoir sur son fils une excellente influence. Pendant 18 mois (novembre 1839-printemps 1841) il travailla avec ardeur. A Erlangen les cours de Krafft le passionnent. Il se remet à l'hébreu. Il veut combler les lacunes de sa formation. Il acquiert une indépendance de jugement et tout, même la philosophie, l'enthousiasme. Il rêve de conquérir un doctorat, mais il lui faudrait quatre ou cinq ans : il doit y renoncer. Son *Journal* est alors couvert de signatures de camarades allemands ou suisses avec des citations empruntées à Novalis ou à la Bible, des textes grecs et hébreux. Un romantisme mêlé de théologie. Dans ces petits agendas, de son écriture nerveuse, Durand commente les menus faits quotidiens. Les aventures de ses amis le préoccupent, le suicide de l'un d'entre eux lui inspire des réflexions émues. Pendant les vacances il quitte la cité studieuse, et s'en va accomplir de longs périples. En septembre 1840, il est à Nuremberg, où il note tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend. En Autriche il admire la beauté des hommes et la grâce des femmes. Vienne le ravit. Il passe des heures dans les galeries de peintures. Rubens ,Poussin ; la « Madone » de van Dick a sa préférence : « C'est la vie, la vérité, la nature, c'est Gœthe en peinture. » A l'Opéra il se délecte de musique. Tout en voyageant, il s'amuse à philosopher. « Les trois grandes inventions du siècle sont les chemins de fer, les allumettes et la philosophie de Hegel. » Il constate que « les Allemands repoussent tout ce qui est français et d'autre part imitent tout ce qui vient de France ». Il cherche à s'expliquer les raisons des vertus prolifiques des cités industrielles : « C'est un réjouissant spectacle que celui de toutes ces têtes blondes. J'ai le cœur léger, je vais et je chante. »

Les petits faits amusants ne lui échappent pas. Quand il voit de graves magistrats jouer aux quilles le dimanche matin, il conclut : « C'est donc partout la même chose. » Dans une bourgade, ne trouvant pas de « Kneipe » où étancher sa soif, il s'étonne du nombre de boulangeries. Il entre dans l'une d'elles et y découvre joyeuse société vidant force chopes. Ces

gens avaient ainsi trouvé un moyen de satisfaire leur goût intime tout en présentant aux visiteurs des façades austères.

En Bohême, en Moravie, Durand cherche des traces des Hussites et des disciples de Zinzendorf. Les huttes des paysans lui semblent pittoresques et si au début les cheveux coupés court des femmes l'étonnent, il s'aperçoit vite que ses longues boucles sont l'objet de sourires moqueurs.

Et parfois une confidence. Récit d'amourettes innocentes, mais qui par leur naïveté même auraient scandalisé d'austères Vaudois. Par une nuit de lune, dans la diligence qui roulait à travers la plaine, il a comme voisine une jolie fille qui lui conte ses peines. « Je lui parlai des délices de la nuit, de ces heures où le cœur bat pour le cœur. Et nos mains se pressaient dans nos épanchements silencieux. Mon cœur était gonflé de bonheur et des larmes brillaient déjà dans nos yeux. » Cependant elle désirait dormir. Et quand elle se réveilla, elle était d'une humeur détestable. Le pauvre Durand s'en demandait les causes. Etait-ce sa barbe qu'il n'avait pas rasée depuis trois jours? « O femmes, caprices du vent... Quoi? Moi, je n'en sais rien. » Supplications de Durand, réconciliation : les mains se retrouvent, quelques caresses allaient sceller cette amitié recouvrée, quand un voyageur monta dans la voiture, « et le tout fut fini ».

La splendeur des monuments de Prague fit oublier cette idylle : théâtre, concerts, sourires des jeunes Tchèques.

En Hongrie, autre aventure romanesque : dans une grotte, il jouait de la guitare quand entra une belle auditrice ; elle avait l'air ravi, mais la romance terminée, elle disparut. Le lendemain, il la rencontra, il voulut lui parler, l'inconnue ne put que sourire.

Enfin parfois, ce sont des aveux différents : accès de mélancolie, de heimweh. Dans les vastes plaines de Moravie, en face d'un horizon sans bornes, c'est un cri : « O Suisse, ô ma patrie ! » Cet appel est d'autant plus significatif que dans sa correspondance, le jeune homme cachait ses instants de nostalgie ou les recouvrait d'un voile. Avouant à son frère qu'il avait pour tromper son ennui chanté des vers de Millevoie, il ajoutait : « Ce n'est

pas le mal du pays, au moins je vous le jure, ou si ce l'est, ce ne l'est qu'indirectement. » Il aurait été humilié qu'on pût penser qu'il regrettait Lausanne parmi les merveilles de la Germanie.

Quand vint le moment du retour (17 février 1841), il prévenait sa mère : « C'est une merveille de fils que tu vas retrouver, qui ne manque ni de moustaches ni de cheveux pour embellir sa personne. Le tout peigné à la merveilleuse manière allemande. Les Allemands peignent bien, et les Allemandes se peignent bien ; il faut leur rendre cette justice. »

Nous ignorons quelle impression fit sur Mme Durand la coiffure de son fils, mais nous savons qu'elle fut enchantée de le retrouver plus mûr. Ses maîtres partagèrent la joie maternelle. Vinet l'estime « un nouvel homme ». Avec enthousiasme il continua ses études, menant de front travaux sur l'*Ecclésiaste* et production poétique, mais en automne la maladie se déclara. L'*Agenda* de Vinet nous permet d'en suivre les étapes et les progrès[1]. « 18 janvier : Visite à H. Durand malade. — 23 janvier : Sophie (Mme Vinet) va passer la nuit chez Mme Durand dont le fils est très malade. — 13 février : Eté chez H. Durand, qu'on désespère de sauver. Mort de H. Durand à 5 heures du soir. — 14 février : Je vais à la rencontre de M. Louis Durand (alors pasteur à Begnins) que je prépare à la triste nouvelle qu'il doit recevoir. — 15 février : J'ai dit quelques mots dans ma leçon sur H. Durand. — 16 février : Funérailles de H. Durand. » Et Vinet écrivait à Lutteroth : « Nous avons enseveli hier le plus brillant et le plus intéressant de nos élèves, universellement pleuré ».

Sans doute nous ne prétendons pas que ce poète, que nous avons pu évoquer grâce à l'amabilité de Mme Guex-Sillig qui nous a permis de consulter son journal, ait été un génie, mais ses chants de jeunesse ont une telle joie et ils sont représentatifs d'une époque révolue. Poésie qui parle certes des monts et des plaines :

---

[1] A. VINET : *Littérature et histoire suisses.* (Lausanne 1932.) Pages 286 et suiv. et mes notes. (Préface p. LXXX à LXXXII.)

Assis près du foyer mourant,
Sous le vieux toit qui nous abrite,
On croit ouïr un pas errant ;
Ces voix, dont jadis on tremblait,
Ce sont les esprits des montagnes
Qui passent auprès des chalets.

Chants de jeunesse et d'amitié :

Ta jeunesse est bien loin... Le torrent de la vie
Coule encore quelques jours, puis la source ravie
Bientôt s'arrêtera...

Sentiments d'amour ; et toujours le décor alpestre ou lémanique, et parfois, après Naye et Jaman, Chillon et le Muveran, les rappels de Naefels et du Grutli.

Surtout — et par cela les vers de H. Durand sont une date dans notre histoire littéraire, et dans l'histoire de nos idées, c'est la poésie d'un lamartinien et aussi d'un disciple de Vinet. Romantisme et Réveil. Sans cesse à la nature s'opposent des préoccupations morales ou religieuses. Dans cette dualité même, il y a les sentiments intimes de toute une génération. Ces accents peuvent nous paraître désuets et leur expression pâle, si nous les comparons à des œuvres actuelles, et je songe aux poèmes d'un arrière-neveu de Henri Durand, M. André Guex, qui récemment trouve des sonorités parfaites dans *A bord du vent* pour chanter lui aussi :

Les couleurs de l'été et les parfums sans nombre
Rôdant sur le blé mûr et dans la chair des fruits.

De Lausanne, Sainte-Beuve écrivait un jour à Mme Desbordes-Valmore : « On est poète ici, la poésie du fond y fleurit comme une fleur naïve ». Sans doute ce témoin perspicace pensait-il à celui qui avait salué son arrivée de strophes aimables. Fleur naïve, c'est l'appellation qui convient au ménestrel du Léman, à son ardeur généreuse, à sa sincérité sans apprêt, tant d'illusions et tant d'espoir : une brève apparition qui est aussi une brève étape de notre histoire littéraire.

Henri PERROCHON.